

Pourquoi nous travaillons, par JEAN FOURASTIÉ. (Collection « Que Sais-je? »). Un vol., 4½ po. x 7, broché 127 pages — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boul. Saint-Germain, Paris, 1959

Camille Martin

Volume 35, numéro 2, juillet–septembre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001484ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001484ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, C. (1959). Compte rendu de [*Pourquoi nous travaillons*, par JEAN FOURASTIÉ. (Collection « Que Sais-je? »). Un vol., 4½ po. x 7, broché 127 pages — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boul. Saint-Germain, Paris, 1959]. *L'Actualité économique*, 35(2), 363–364. <https://doi.org/10.7202/1001484ar>

Tous droits réservés © HEC Montréal, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Vers la promotion de l'économie indigène, par L'INSTITUT DE SOCIOLOGIE SOLVAY. Un vol., 5½ po. × 8¼, broché, 600 pages. — Bruxelles, 1956.

Du 9 au 13 janvier 1956, s'est tenu à l'Institut de Sociologie Solvay (Bruxelles) un colloque sur l'économie indigène en Afrique noire. Deux commissions, l'une juridique, l'autre économique, groupèrent des spécialistes belges, anglais, hollandais, français, italiens et portugais, dont les communications furent recueillies dans la présente publication.

Est-il nécessaire de rappeler que l'intérêt des économistes pour le développement économique des pays sous-développés s'est particulièrement manifesté depuis la fin du dernier conflit mondial. Ce n'est pas pure exigence méthodologique qui les a conduits à isoler les problèmes du sous-développement si tant est qu'à l'origine, les premiers qui s'y intéressèrent, se préoccupèrent surtout de l'incidence du développement quant à celui des nations avancées.

Cette dernière tendance marque profondément les travaux de ceux qui ont participé à ce colloque, en vue de promouvoir l'économie indigène. Tout d'abord, sachons gré à divers participants d'avoir émis des recommandations en vue de l'établissement d'une politique destinée à relever le niveau de vie indigène. Sachons leur gré d'avoir proposé, en toute connaissance de cause, comme solution positive et essentielle, l'amélioration de l'économie agraire, l'introduction corrélatrice des formules coopératives occidentales et la création de petites industries de transformation des produits de la culture. Le tout évidemment avec le légitime souci de développer et d'harmoniser l'économie industrielle européenne, implantée dans le pays.

Le Congrès émet le vœu qu'on « arrive à des formules qui assurent une inter-pénétration intime des intérêts des différents groupes ethniques en présence, car nous avons la conviction que cette compénétration intime des intérêts est le fondement le plus solide sur lequel on puisse bâtir l'avenir . . . »

Je ne saurais me défendre d'un certain scepticisme. A. E. Immarigeon

Pourquoi nous travaillons, par JEAN FOURASTIÉ. (Collection « Que Sais-je? »). Un vol., 4½ po. × 7, broché 127 pages. — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boul. Saint-Germain, Paris, 1959.

La science économique que les transformations récentes ont rendu beaucoup plus facile à assimiler, est aussi utile à l'ensemble des citoyens de toutes classes qu'elle en est ignorée. Ce petit livre vient donc mettre à la portée de l'homme moyen « les bases élémentaires d'une science économique concrète, c'est-à-dire utile à l'homme d'action et apte à faire mieux comprendre à l'homme de pensée les réalités où il vit. »

Les cinq premiers chapitres étudient les grands « pourquoi et comment » de la vie économique: pourquoi l'homme est-il obligé de travailler pour vivre? Pourquoi est-il rationné dans la satisfaction de ses besoins normaux? Comment travaille-t-il? Comment se fait le rationnement? Les deux derniers chapitres examinent les résultats, c'est-à-dire à quel niveau de vie, à quel genre de vie

l'humanité s'est hissée, depuis cent et peut-être cinq cent mille ans qu'elle besogne sur la terre. Les facteurs-clé de la vie économique que ce plan amène à étudier touchent des problèmes de base, tels que la division du travail, le travail en commun dans les entreprises, les échanges, la monnaie, le salaire, le profit.

Le titre de cet ouvrage pose la question fondamentale à la base de l'activité économique, donc de la science économique. La nature, laissée à elle-même, satisfait mal les besoins humains. L'homme doit transformer la nature pour l'adapter à ses besoins. Par contre, il y a un grand écart entre les résultats du travail de l'homme et ses appétits de consommation, d'où la nécessité d'un rationnement des appétits. Or le meilleur mode de rationnement que l'on a trouvé jusqu'ici est le rationnement par le revenu. Le travail est donc en même temps nécessité de production et nécessité de répartition.

Le système est loin d'être parfait; au contraire, il est fort défectueux. Ce n'est pourtant pas à la résignation que doit conduire cette constatation, mais à un effort permanent dirigé contre le mal et l'injustice. L'auteur voit dans la science expérimentale la clé du problème. Sans doute n'est-il nullement certain que la science parvienne jamais à résoudre les contradictions qui opposent l'homme à sa planète, mais elle peut améliorer les relations, à preuve le chemin déjà parcouru, qui rapproche l'homme d'une situation digne de ses aptitudes intellectuelles, morales et spirituelles. Pour cela, il faut que non seulement les sciences physiques progressent mais surtout que progressent les sciences humaines. Celles-ci sont en retard sur celles-là. C'est pourquoi: «Le XX^e siècle doit être celui de l'adolescence des sciences humaines».

Camille Martin

La décentralisation administrative et l'évolution des structures politiques en Afrique orientale britannique, par ÉDOUARD BUSTIN. Un vol., 9½ po. × 6, relié, 620 pages. — FACULTÉ DE DROIT DE LIÈGE, 1958.

On parle beaucoup de la liberté des peuples à se gouverner eux-mêmes, des problèmes coloniaux et de l'injustice des appétits impérialistes. On parle peu des structures administratives nouvelles des peuples qui vivent l'aventure d'une jeunesse politique, que l'Europe a déjà oubliée depuis longtemps.

Édouard Bustin nous présente l'Uganda, le Kenya et le Tanganyika sous cet aspect. L'auteur nous décrit d'abord la situation géographique de chacune des trois régions, ainsi que leur situation démographique et économique. Il indique ensuite les grandes lignes de la politique anglaise, son orientation et ses objectifs, parallèlement à l'absence de politique consciente de populations indigènes attachées à des traditions, des légendes, des croyances et des sorciers.

Les Britanniques ont toujours su respecter ces cadres insignifiants à prime abord, mais d'une importance fondamentale en réalité. C'est en se servant des traditions et des croyances qu'ils établirent l'administration indirecte, ensuite l'administration locale et enfin le gouvernement national, qui eu tant de mal à recruter des hommes compétents et qui, en fin de compte, a confié leur formation aux écoles anglaises. Ironie suprême de l'histoire, ou habileté des Britanniques,